

L'ÈRE PLANÉTAIRE

Laurent Chamontin



L'empire sans limites
Pouvoir et société dans le monde russe

préface de Isabelle Facon

 **l'aube**

Extrait de la publication

L'EMPIRE SANS LIMITES

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Série *L'Ère planétaire*

Dans la même série

Marietta Karamanli, *Grèce, victime ou responsable ?*

Dina Khapaeva, *Portrait critique de la Russie*

Thomas Flichy de La Neuville, *L'Iran au-delà de
l'islamisme*

Éric Meyer, *Cent drôle d'oiseaux de la forêt chinoise*

Éric Meyer et Laurent Zylberman, *Tibet dernier cri*

Pun Ngai, *Made in China*

Thi Minh-Hoang Ngo, *Doit-on avoir peur de la Chine ?*

Dominique de Rambures, *Chine : le grand écart*

© Éditions de l'Aube, 2014
www.editionsdelalube.com

ISBN 978-2-8159-0915-0

Laurent Chamontin

L'empire sans limites
Pouvoir et société dans le monde russe

Préface de Isabelle Facon

éditions de l'aube

Pour Nicolas.

*Avec mes remerciements à Maurice,
à Pascale, à Marie-Pia et Christian, à Thierry,
et à tous ceux qui m'ont prodigué leur soutien,
dans le monde russe et ailleurs.*

À Jean, qui sait ce que ce livre lui doit.

Préface

Au tout début des années 1990, alors jeune chercheur, j'entendais sans cesse des propos sceptiques, et pratiquement décourageants, sur l'intérêt de poursuivre des recherches sur la Russie. La Russie, est-ce vraiment la question ? m'interrogeait-on régulièrement. Sans doute certains de mes interlocuteurs espéraient-ils plus ou moins confusément que ce pays qui avait donné tant de fil à retordre aux Occidentaux au cours des décennies précédentes ne se relèverait pas de l'incroyable chaos qu'il traversait alors. L'essai de Laurent Chamontin, qui revient sur les raisons pour lesquelles on peut difficilement faire l'économie d'une réflexion sur l'évolution actuelle et à venir de la Russie, aurait pu les rendre plus vigilants sur le fait que celle-ci n'avait probablement pas dit son dernier mot... Elle ne l'a en effet pas dit, comme on a pu s'en apercevoir récemment à propos de la Syrie (entre autres). Alors autant faire l'effort de

mieux la connaître – une démarche nécessaire que le présent ouvrage appuie utilement.

Tout au long des pages qui suivent, leur auteur évoque avec beaucoup de clarté les éléments qui, à son sens, ont façonné une psychologie très particulière du pouvoir, des élites, des populations russes, autour d'un régime de nature patrimoniale qui subsiste aujourd'hui sous des formes plus ou moins nouvelles – et qui s'avère, lui aussi, d'une grande singularité. Ce qui séduit de prime abord dans cet ouvrage, c'est sa limpidité quand il revient, pourtant succinctement, sur l'histoire du monde russe et son étude très fine de la manière dont la pensée stratégique russe s'est construite au fil du temps et de l'expansion territoriale. On pourrait avoir l'impression de savoir comment l'immensité de l'espace a joué dans les succès et les déconvenues des dirigeants de la Russie sous toutes ses formes. Mais la précision des termes, l'éclat du diagnostic font que même le plus expérimenté des géopolitologues se ressent meilleur connaisseur en revisitant ici ces questions.

Laurent Chamontin invite en effet son lecteur à « traiter l'espace géographique comme un acteur historique à part entière ». Le territoire

comme atout et comme contrainte pour le pouvoir russe. Le territoire dont le faible ancrage au reste du monde est à la fois subi et voulu. Le territoire dont la démesure ne permet pas, ou peu, l'émulation économique. Le territoire jamais vraiment pleinement maîtrisé – comme en témoignent aujourd'hui encore les problèmes permanents de son aménagement et de la modernisation des infrastructures, sans parler de l'angoisse manifeste que suscite la faille démographique : comment continuer à maîtriser l'ensemble alors que « le manque d'hommes » persiste et signe, et que « l'État peine à s'incarner en province », ce qui reste notoirement tangible dans l'extrême orient du pays ? Les hypothèses de Laurent Chamontin sur le lien que l'on pourrait tracer entre les blocages de l'économie russe observables jusqu'à ce jour et la trajectoire originale de la Russie en tant que « civilisation génétiquement continentale », de surcroît excentrée, méritent attention. Elles apportent en tout cas des réflexions stimulantes sur l'origine du retard économique et technologique chronique de la Russie, ainsi que sur la faiblesse non moins récurrente de son poids dans les échanges mondiaux.

L'auteur assume d'emblée un biais de sympathie pour son objet d'étude, s'excusant par avance d'un manque d'objectivité inévitable. De fait, il est visiblement séduit, outre par le niveau intellectuel élevé de la population russe, par son humour face au pouvoir, dont elle est depuis toujours séparée par des murs invisibles mais bien épais; par sa « mauvaise volonté », aussi, face à ce même pouvoir, qui transparait même dans les heures les plus arbitraires et les plus brutales, contraignant les individus à une « adhésion de pure façade ». Cela étant, sa description profonde des maux qui alourdissent la Russie et qui ont compromis, jusqu'à maintenant, son projet de modernisation et compliqué son ouverture sur le monde n'a absolument rien de complaisant. Les « pesanteurs déprimantes », la bureaucratie inefficace par construction, les clientélismes, qui vont rarement dans le sens de l'efficacité et de l'innovation, l'opacité des processus décisionnels et leurs dysfonctionnements... Tous ces éléments qui expliquent peut-être que, si les autorités russes, aujourd'hui comme hier, marquent une certaine compétence à formuler des diagnostics pertinents sur l'état du pays, elles semblent dans le même temps

incapables de ou impuissantes à y apporter des réponses réellement aptes à débloquent les situations.

Face à ces phénomènes, l'auteur cherche à formuler des explications reliant la problématique territoriale à la question politique ; des explications portant sur la manière dont le territoire et l'histoire ont pesé sur la structuration bien particulière de la relation entre les élites et la société au fil des siècles, une « relation purement négative ». Laurent Chamontin opte pour l'expression symbolique de « vase clos », une notion qu'il place au cœur de son essai, pour caractériser le système et l'ambiance politiques singuliers qui découlent de l'isolement géographique de la Russie par rapport aux autres puissances – y répondent aussi. Cette organisation spécifique a, sur le plan interne, soumis les Russes, avec plus ou moins de violence selon les époques, à l'arbitraire des souverains, aboutissant à une situation où « chacun finit par mentir pour être tranquille » et où la population devient maîtresse dans l'art de « la dissimulation au pouvoir », de l'« évitement [...] du pouvoir »... Cette répartition des rôles, qui, comme on le sait, ne laisse guère de place à l'épanouissement de l'individu et du domaine privé, pas plus

qu'à l'expression et à la circulation des idées, s'est nourrie de l'attitude défensive des pouvoirs russes vis-à-vis des influences extérieures – d'autant plus quand le progrès technique a contribué à les rendre plus présentes – mais aussi de l'écrasement de différentes révoltes, au fil des siècles, par « le rouleau compresseur moscovite ».

Dans ce jeu de dupes, de fait, l'immensité territoriale joue encore son rôle, paradoxal : la solitude est partout, le manque de lien, de contacts (basse densité de population, manque de liaisons horizontales, faiblesse des moyens de communication) laisse la « mauvaise volonté » de la population s'épanouir, jusqu'à permettre à des sentiments rebelles de monter doucement en puissance (tout en conduisant aussi, la plupart du temps, à leur essoufflement, faute de soutiens et de solidarité sociale). En tout cas, l'immensité des surfaces à contrôler, à moderniser, à aménager a entretenu l'État russe dans une anxiété portant au pire sur la peur de la perte de contrôle, au mieux sur le dépit face à la difficulté de moderniser de telles étendues – mais avec des réponses similaires, s'exprimant dans la tentation de la coercition et dans l'assujettissement spatial des individus et des groupes. Le tout

confortant, pourrait-on ajouter, la tendance marquée du pouvoir russe à organiser la société autour de l'impératif de militarisation, outil face à l'adversaire extérieur et soutien de l'ambition impériale, mais aussi élément de quadrillage et d'incarnation du pouvoir central à l'intérieur.

Cependant, l'auteur constate sans se poser en juge. Et il le fait avec la légitimité du voyageur « sans traducteur », qui, cela est perceptible dans cet écrit, a bénéficié d'un accès direct et plus ouvert, du fait de sa maîtrise de la langue, à la population russe, si consciente de son héritage, des travers des élites et des siens propres; si soucieuse, aussi du regard qu'on pose sur elle, ailleurs... Laurent Chamontin entend parler du « monde russe pour ce qu'il est », non tel que nous le voulons ou le fantasmons, ce qui est sans doute la meilleure posture pour décrypter le comportement de la Russie à l'intérieur de ses frontières et sur la scène internationale. Il faut sans doute redire ici qu'une telle approche, qui ne prône nullement l'aveuglement ou la naïveté, est sans doute la plus appropriée pour qui juge nécessaire d'établir des passerelles plus solides entre la Russie et l'Europe, séparées par des incompréhensions que ce livre explique en creux.

Nous avons, avec cet ouvrage, une synthèse subtile et rigoureuse du parcours historique et anthropologique russe, servie par un style incisif et extrêmement précis, qui se garde bien de toute simplification. Cet essai offre surtout un regard froid mais profond sur les éléments qui rendent si manifestement ardu l'effort de modernisation de la Russie du XXI^e siècle. Il nous rassure heureusement sur le fait que continuités et pesanteurs ne sont pas assimilables à de la fatalité. L'essai nous laisse ainsi curieux quant aux possibles routes que la Russie, qui, mondialisation oblige, n'est de toute façon aujourd'hui plus aussi excentrée, pourra emprunter en fonction de la manière dont elle composera avec son héritage.

Du coup, on attend beaucoup d'un possible carnet de voyage sur l'Ukraine, cas à part au sein du monde russe, que l'auteur connaît bien aussi et dont il suggère à quelques reprises qu'il reste bien distinct de la Russie.

Isabelle Facon
Maître de recherche
Fondation pour la recherche stratégique

Avant-propos

« *En mon pays suis en terre lointaine* ».
François VILLON.

« Что пророчит сей необъятный простор¹? »
Nikolai Vassilievitch GOGOL,
Les Âmes mortes.

Malgré les apparences, qui font la part belle aux citations d'ouvrages de référence consacrés au monde russe, ce livre est un livre de voyageur. Comme mon compatriote le vicomte de Vogüé, diplomate passé par Saint-Pétersbourg qui fit découvrir Dostoïevski au public français², j'avais *a priori* plus de liens avec l'Ardèche qu'avec ces contrées lointaines. Cependant, les élans révolutionnaires de l'extrême gauche des années soixante-dix, aujourd'hui bien oubliés, font partie intégrante du paysage de mon enfance, ce qui a pu contribuer à m'intéresser aux pays de ce qui était à l'époque le camp socialiste. Ayant

très tôt appris le russe, je parcours les républiques de l'ancienne URSS ainsi que la Chine depuis 1978, dans la mesure où la vie me laisse le temps et les moyens d'explorer ces contrées parfois peu accessibles.

J'ai ainsi fait mes débuts comme touriste occasionnel, dans l'environnement bien balisé des voyages organisés soviétiques, mais il m'est aussi arrivé de voyager à titre individuel, en particulier en 1987 comme passager du Transmandchourien³. Même si j'ai eu depuis l'occasion de visiter fugitivement des régions aussi dignes d'intérêt que méconnues, telles la Crimée, l'Ouzbékistan ou l'Azerbaïdjan, cette première phase s'est achevée il y a une vingtaine d'années, *grosso modo* avec ma vie étudiante. Elle m'a laissé des souvenirs inoubliables, notamment ceux liés à la Perestroïka et à la fin de l'URSS – une époque aujourd'hui mal aimée en Russie, qui n'en était pas moins passionnante à suivre.

S'est ensuivie une longue période moins riche en voyages, au cours de laquelle, cependant, mon intérêt pour le russe et les pays où on le parle ne s'est pas démenti – bien au contraire. Année après année, j'ai continué de puiser dans le fantastique patrimoine de romans, de pièces

de théâtre, de chansons, de films russes et soviétiques, autant que dans la riche collection d'études disponibles en français sur ces sociétés. Cela m'a permis tant bien que mal de maintenir un niveau acceptable de maîtrise de la langue et d'explorer, à distance cette fois-ci, tous les aspects de l'histoire et de la vie des peuples ayant fait partie de l'URSS.

Pour être complet, il faut également dire un mot de mes pérégrinations dans le monde chinois, dans la mesure où celles-ci ont laissé, comme on le verra, quelques traces dans le présent ouvrage. Les voyages évoqués plus haut – quelques mois de tourisme individuel, permis par un contrôle des étrangers plus débonnaire qu'en URSS, au moins en apparence – m'ont emmené du Guangdong au Xinjiang et au Tibet, en passant par la Chine du Nord et la Mongolie; et la fréquentation – insuffisante, hélas – de l'Institut national des langues et civilisations orientales m'aura au moins permis de me familiariser avec cet autre univers.

Récemment, j'ai eu la chance de pouvoir prolonger cet itinéraire par le biais de mes activités professionnelles, ce qui m'a donné l'occasion d'une immersion peu commune dans la

profondeur du monde russe – loin de Moscou, de Pétersbourg et de Kiev. Comme il va de soi, j'ai évité à tout prix d'être encombré du traducteur dont, selon les usages locaux, tout étranger doit être flanqué dans ce genre de situation.

J'ai pu ainsi me frotter à des sociétés fort différentes de celles de l'Europe occidentale et recevoir une solide initiation aux pesanteurs de la géographie. Éprouver cette sensation si particulière de noyade dans l'immensité, que Primo Levi connut dès les forêts de Biélorussie quand il fut libéré d'Auschwitz⁴; ressentir quotidiennement l'inconvénient d'être à une extrémité du réseau des échanges de biens ou d'informations, et donc d'être le dernier servi : toutes expériences, certes marquantes, dont ce livre porte les traces bien visibles.

Cependant, si le monde russe est d'un accès notoirement difficile, cela ne tient pas seulement à son indéniable isolement géographique – le marquis de Custine, précurseur français du voyage en Russie, en avait déjà fait l'expérience. Sa *Russie en 1839*⁵, publiée à l'issue d'un voyage de quelques mois, de Pétersbourg à Nijni Novgorod en passant par Moscou, a bien sûr

quelque peu vieilli, en premier lieu parce son auteur n'a pu observer que les premières phases de la modernisation de la Russie, laquelle a connu, comme chacun sait, des développements particulièrement dramatiques au xx^e siècle; quant au sentiment de supériorité culturelle qui en émane à chaque page, il n'est clairement plus de saison. Il est cependant frappant de voir, quand on relit ce vénérable ouvrage, combien certains des traits qui s'y trouvent décrits restent encore aujourd'hui d'actualité – ainsi, par exemple, la tentation constante de contrôler (ou d'espionner, allez savoir...) les étrangers qui s'aventurent en Russie, qui y rend le tourisme si particulier, ou la difficulté de contourner les façades convenables dont on cherche à vous faire croire qu'elles sont l'expression de la réalité russe au prix des manipulations les plus éhontées. Nous y reviendrons.

À l'emprise bureaucratique et aux formes parfois fort sophistiquées de contrôle social s'ajoutent l'obstacle linguistique – difficile à franchir pour qui n'appartient pas à l'espace slave, d'autant que la mentalité impériale n'a pas favorisé l'apprentissage des langues étrangères – et les difficultés objectives de la vie locale – caractérisée

à gros traits par une économie encore opaque et peu tournée vers le consommateur, sur fond d'infrastructures souvent déficientes.

En bref, approcher le monde russe reste encore aujourd'hui une aventure, qui conduit parfois ceux qui s'y hasardent dans des situations qu'on croirait sorties des lettres de Custine ou des pages les plus absurdes des *Âmes mortes* de Gogol. Cette permanence, qui signale, comme nous le verrons, une résistance à la modernisation particulièrement spectaculaire, ne laisse pas de surprendre, tant il est peu banal d'être la patrie de Gagarine, de Tolstoï, de Chagall, de Tchekhov, d'Akhmatova et de tant d'autres, et tout à la fois d'avoir si peu à offrir à ses enfants. La fureur de Vladimir Vyssotski, découvrant combien l'Allemagne fédérale vaincue était opulente en comparaison de l'URSS⁶, ne serait pas aujourd'hui apaisée, après une transition économique qui figure sans conteste parmi les plus brutales de l'histoire humaine, avec une dégringolade de l'ordre de 40 % du PIB en parité de pouvoir d'achat par habitant dans toutes les républiques de l'ancien espace soviétique⁷.

Chercher à comprendre un tel paradoxe, qui est le propos de cet ouvrage, est essentiel pour quiconque s'intéresse au monde contemporain dans ses dimensions économique ou politique, car la Russie, un temps amoindrie, occupe toujours 11,5 % des terres émergées et recouvre actuellement une part non négligeable de ses attributs de grande puissance. De manière plus générale, la coexistence de réalisations sublimes et de pesanteurs déprimantes, particulièrement visible dans le cas qui nous occupe, présente cependant un caractère tout à fait universel – ; c'est dire que l'expérience russe de la modernisation, dans sa singularité, interpelle tous ceux qui s'intéressent aux splendeurs et aux misères de l'aventure humaine.

Un dernier point, avant d'entrer dans le vif du sujet : comme on l'aura compris, du fait d'une sympathie évidente et assumée pour l'objet de mon étude, il ne saurait être ici question de le stigmatiser comme le faisait Custine, avec un talent qu'on ne retrouve d'ailleurs pas chez nos modernes batteurs d'estrade. Pour autant, sympathie ne signifiant pas aveuglement, je m'efforcerai dans ces pages de faire voir le monde

russe pour ce qu'il est : apparenté à la civilisation occidentale par l'Histoire, et sans doute lié à celle-ci par des intérêts stratégiques communs dans l'avenir, mais aussi irréductiblement différent d'elle – par le meilleur ou par le pire. À une époque où les vicissitudes de la construction européenne permettent de découvrir – un peu tardivement – le poids de la diversité culturelle et, moins visiblement, la résilience de l'État-nation dans un contexte mondialisé, j'ai bon espoir que cette approche trouve un public prêt à lui accorder quelque attention.

Cet ouvrage est écrit pour un public sans notions particulières d'histoire russe ; il ne pouvait d'ailleurs être question d'y exposer les grandes lignes de celle-ci sans paraphraser lourdement les spécialistes du sujet, abondamment mentionnés dans les notes, auxquels lecteurs et lectrices pourront se reporter s'ils le souhaitent.

Comme signalé plus haut, il s'agit d'un livre de voyageur, d'un voyageur qui a eu aussi l'occasion de vivre dans le monde russe : de ce fait même, tout ne peut y être étayé aussi solidement que dans un travail de recherche. Pour autant, je ne crois pas m'être laissé aller aux approximations hasardeuses ou aux jugements hâtifs : ce qui est écrit dans les pages qui suivent est certes réfutable, mais toujours étayé par mon expérience personnelle.

Tout au long de l'exposé, j'ai recouru assez systématiquement au procédé qui consiste à faire ressortir l'écart entre civilisations russe et européennes. Aussi commode qu'il soit pour faciliter la compréhension du propos, cet artifice présente un défaut consubstantiel, sur lequel je ne saurais trop insister : un portrait, après tout, n'est jamais que la représentation, par nature infidèle, d'un sujet immanquablement travesti par un certain éclairage ; aussi pourrait-on croire à la faveur de ce parti pris pédagogique à un monde figé dans une essence imperméable aux influences extérieures⁸. Cette erreur est si tentante que je prendrai la peine, en conclusion, de revenir la réfuter par le menu.

Il faut enfin signaler à la vigilance des lecteurs une autre simplification commode – celle qui consiste à opposer d'un côté « le pouvoir » et de l'autre côté « la société », particulièrement utile, car, comme nous le verrons tout au long du livre, la distance quasi infranchissable qui sépare l'un de l'autre est l'une des caractéristiques marquantes du monde russe. Ce qui ne signifie ni que l'appareil d'État est monolithique (et de fait, la coupure entre administrations centrales et locales est tout aussi visible), ni que le corps social est subjugué par un autoritarisme sans racines (type d'explication qui connaissait une fortune particulière à l'époque soviétique) : ici comme ailleurs, « le pouvoir » est l'émanation de « la société », et les interactions de l'un avec l'autre sont innombrables et réciproques.

